

MARCO CARBOCCI

Nous sommes nés pour errer au hasard sur les collines

Les hommes de ce pays sur la colline avaient lutté depuis toujours. Ils avaient érigé sur le sommet de la colline une des douze capitales étrusques. Ils l'avaient défendue contre les tyrans de Syracuse, les pirates, les légions de Scipion et les mercenaires de Sylla.

Et, lorsque la mémoire même des Étrusques s'était éteinte, ils avaient résisté encore, contre les barbares venus du nord, les Lombards, les Francs, les Turcs, contre la République de Pise, César Borgia et Alphonse d'Aragon.

Ils avaient lutté contre l'histoire et contre la misère, la faim, les saisons, les brigands de la Maremma et la malaria. Ils avaient lutté, simplement parce que ça avait un sens de lutter. Et puis, soudain, ça n'avait plus eu aucun sens. Et ils s'étaient laissés mourir avec le vent et le soleil d'hiver.

Une nuit, sur ce chemin de pierres et de broussailles qui mène à la plage, j'ai croisé Renato Moretti, mon grand-père.

C'était une nuit de lucioles et de lune. L'air tiède et sablonneux m'éclaboussait toujours davantage les mains et le visage à mesure que j'approchais du littoral. Plus loin, sur le Poggio, de minces filaments de nuages s'attardaient et s'effilocheaient lentement au-dessus du maquis, en direction du large.

J'arrivais à la Porcareccia. Les premiers grands tumulus étrusques m'apparurent dans le clair de lune. Alors, j'ai traversé la nécropole et durant un long moment, il n'y avait plus rien au monde que ces pierres et ma présence au milieu de ces pierres. Et puis, tout au bout du sentier, ce vieil homme qui fumait en me regardant venir.